

parlait plus haut que l'ambition. Le vieil oncle qui l'avait élevé, qui l'avait aimé, commençait à être assailli par les infirmités. Viry remercia et courut acquitter les dettes de son cœur en se fixant, comme un fils soumis, aux côtés de celui qui jadis lui avait témoigné la tendresse d'un père.

La tentation si séduisante de Montpellier ne fut pas la seule qui lui fut offerte. Plus captieuse, plus irrésistible encore fut celle que fit briller, au nom de la médecine lyonnaise, un autre homme que le docteur de Viry chérissait. Son ancien maître, son ami, le baron de Polinière fit les plus ardents efforts pour l'attirer à Lyon ; il lui fit valoir la place imminente qui l'y attendait, les souvenirs d'amitié qu'il y avait laissés, la proximité de Roanne, la certitude d'une alliance honorable, l'espoir d'une clientèle nombreuse, la probabilité d'une fortune à combler ses désirs ; rien ne put le tenter, rien ne put l'entraîner et, ferme dans son poste modeste, heureux du sacrifice qu'il faisait, il voua joyeusement sa vie, son dévouement, ses soins à celui dont il voulait à tout prix charmer les derniers jours.

En 1834, il avait la douce consolation de lui fermer les yeux ; et la bénédiction du vieillard, la pensée d'un devoir accompli, les félicitations intimes de sa conscience le récompensèrent largement de tous les avantages qu'il avait refusés.

En 1832, il avait été porté au Conseil d'hygiène et nommé médecin des épidémies ; il fut dès lors désigné, par l'autorité, ses confrères et ses concitoyens, à tous les postes où il fallait un savant, un administrateur, un homme dévoué. En 1835, il fut nommé, avec un empressement unanime, médecin de l'hospice de Roanne, en 1839, membre du bureau de bienfaisance, en 1843, conseiller muni-